

CHAPITRE V.

DE L'OFFICIER DE MARINE.

« . . . Ubi plura nitent. . . non ego paucis
 • offendar maculis. »

{(Horace.)}

La marine est une arme privilégiée, ayant le titre de *corps royal*; les officiers ne mériteraient-ils pas cette distinction par l'étendue et la variété des connaissances qui leur sont nécessaires, qu'elle leur serait due pour les difficultés, les fatigues et les dangers de leur carrière. Si l'on veut se faire une brillante idée de ce qu'est l'officier de marine, sous le point de vue intellectuel et militaire, qu'on lise l'éloge de Dugay-Trouin par l'éloquent Thomas. M. Kéraudren n'a cru pouvoir mieux faire que de reproduire cette belle esquisse, à l'article *Marin* du dictionnaire des sciences médicales. Ici nous nous bornerons à étudier l'officier de marine pour ainsi dire dans son intérieur; si l'éloge est mêlé de critique, ce sera le témoignage que nous comprenons notre rôle de peintre sans flatterie; nous espérons que messieurs les officiers de marine, parmi lesquels nous nous honorons de compter beaucoup d'amis, ne nous sauront pas mauvais gré de notre franchise.

Il est une distinction importante à établir, avons-nous dit, entre le matelot voué à des habitudes oppressives et grossières, que le service attache presque continuellement à bord des vaisseaux, et l'officier poli par l'éducation, jouissant à bord d'une multitude de prérogatives d'aisance et de luxe, et qui peut, d'ailleurs, se procurer de longues diversions à terre. Celui-ci puise dans l'usage du monde les habitudes et les manières du citadin, plus ou moins modifiées par celles qu'il contracte pendant son séjour à bord des navires. Ce n'est que dans les navigations longues et pénibles qu'il revêt des formes saillantes dont un court séjour à terre fait bientôt disparaître les traces. Sous le rapport du dehors comme du caractère, il est vrai de dire qu'il existe deux hommes dans le même individu : celui de la société et celui du service. La transition est quelquefois si tranchée qu'il n'y a pas la moindre ressemblance entre l'un et l'autre; ce qui va suivre éclaircira peut-être cet étrange paradoxe.

Nous devons commencer l'étude de l'officier dans la condition d'élève de la marine. Si, d'une part, l'aspirant exerce le commandement à l'égard de l'équipage, de l'autre, il en partage quelquefois les rudes travaux. Il figure activement dans la plupart des manœuvres et des corvées; son habitation est, en quelque sorte, confondue avec celle des matelots dont il n'est séparé que par une cloison, une claire-voie, un simple entourage en toile qui subit les alternatives du branle-bas de l'équipage; son modique traitement, et le peu d'ordre qu'on sait porter à son âge dans les affaires domestiques, font que sa nourriture n'est pas toujours délicate et variée; sa situation mixte le dispense de représentation, aussi sa toilette et sa gravité personnelle se ressentent-elles souvent de son état de gêne et de la légèreté de la jeunesse. Il donne dans les écarts des passions avec une ardeur proportionnée à ses ressources actuelles et à la longueur des privations qu'il a souffertes; souvent, pour nous servir d'une expression triviale mais pittoresque, il

mange son bien *en herbe*, ce qui nous conduit à établir certaines considérations morales qui ressortent de la philosophie médicale.

Parmi les jouissances réelles, propres aux organisations sensibles, dont est sevré le jeune navigateur, il faut compter les premières impressions de l'amour : « Quand le jeune homme, plein de force et d'espérance, dit Saint-Lambert, se découvre une puissance nouvelle, une faculté de plus, un nouveau moyen de jouir, s'il n'est pas contrarié sur les désirs que ce nouveau sens fait naître, il est au moment le plus heureux de sa vie » (Préface des *Saisons*). Or, ce bonheur n'arrive que rarement pour le jeune marin : il n'a ni le temps ni le loisir d'ourdir une trame si délicate; car cette non contrariété dont parle le poète moraliste, n'est pas cet acquiescement brutal qui tue plutôt l'amour, mais ces concessions graduées qui en font tout le charme. « Le moral de l'amour, poursuit le poète, ajoute encore à ses plaisirs. Il jouit de l'admiration qu'il a pour une femme estimable, et du bonheur de posséder ce qu'il admire. Cet amour inspire à la jeunesse le désir et les moyens de plaire, il lui fait sentir le prix de l'opinion, il plie l'honneur, il contient l'amour-propre, il le dirige; enfin il donne, augmente et rend plus aimables des vertus qui font le charme de la société. » Privé des occasions d'alimenter ces dispositions naturelles, le jeune marin se trompe sur leur objet. Des conquêtes faciles et souvent dangereuses ont promptement fané cette fleur du sentiment, qui meurt bientôt pour jamais. De là cette injuste extension à tout le sexe d'un mépris applicable à cette partie qui en est l'opprobre, cette manière cavalière de procéder en amour, et quelquefois, en même temps, la perte d'une santé sans laquelle il n'existe pas de jouissances pures. L'empire d'une femme aimable et vertueuse est la meilleure école de politesse, et c'est du manque de cette sorte d'éducation que naissent la brusque pétulance

et ce fréquent oubli des bienséances dont l'opinion générale, qui exagère souvent, accuse les marins.

Des réflexions de même genre peuvent s'appliquer à l'éloignement du marin pour les plaisirs tranquilles et les jouissances ineffables que procure le spectacle de la nature champêtre. Il n'a plus les sens assez exquis pour en analyser les charmes. Il a vu les beaux accidents de lumière de la zone torride, et ses sens ne voient rien que de très-ordinaire dans le paisible coucher du soleil de nos contrées; il a vu les orages et les ouragans de l'hémisphère sud et des équinoxes, une pluie fraîche, un léger zéphire ne réveillent en lui aucune émotion. Il est étranger aux idées philanthropiques qui lient ces phénomènes aux productions de la nature; il n'y voit point l'espérance des vergers, des prairies et des guérets; d'ailleurs, ses aliments lui viennent de lieux et sous des aspects étrangers à l'agriculture. Que lui fera le murmure d'un ruisseau comparé au bruissement des vagues? Quelle impression recevra-t-il de l'aspect d'un bosquet? Il a parcouru ces forêts antiques et colossales du nouveau monde. Les villageois ne sont pour lui que la transition du sauvage à l'habitant des cités; leurs mœurs, leurs travaux lui sont inconnus; les uns ne feraient que lui donner le souvenir importun de la peine, les autres ne lui paraîtraient pas un dédommagement suffisant de ses privations passées, ni un aliment assez piquant pour son avidité de sensations fortes; leurs chansons naïves lui paraissent grossières, en ce que leur accent se rapproche de celui de cette classe brute, quoique précieuse, qui partage ses dangers et ses misères; enfin il compare instinctivement, et toujours ses comparaisons portent sur des souvenirs dont les circonstances sont pénibles et destructives des nuances délicates du plaisir.

Les effets moraux que nous venons de développer au sujet de l'amour et des goûts champêtres, tiennent à l'habitude des émotions fortes qui blasent en quelque sorte le marin sur

ce que ces sentiments ont d'exquis, comme les saveurs délicates glissent sur le palais d'un glouton.

La continuité des mêmes impressions finit par en éteindre le sentiment, et cette vie si poétique du navigateur finit par se dérouler sous ses yeux, sans réveiller en son âme une seule pensée contemplative; il sourit presque de pitié aux réflexions naïves de celui qui voit tant d'objets merveilleux pour la première fois; et ce miracle d'une existence flottant comme suspendue à la surface du plus mobile et du plus dangereux des éléments, devient bientôt son état naturel, état dont il n'a pas plus la sensation qu'il n'a celle des battements de son cœur.

Il est juste, pourtant, de faire observer que la situation du marin au service est peu propre à stimuler l'imagination: souvent il voyage contre son gré et vers un but qui n'est pas de son choix, il éprouve à chaque instant la gêne qu'imposent les exigences du service qui, jointes à de rudes fatigues, aux privations de toute espèce, quelquefois à la disette et aux maladies, rembrunissent ses idées et le détournent du penchant à l'observation qui réclame un esprit calme et dégagé d'entraves; c'est ainsi que le marin devient matériel malgré lui (1).

(1) Un jeune officier, plein de jugement et d'imagination, nous racontait un jour sa première campagne à peu près en ces termes: J'embarquais pour la première fois. Plein des hauts faits des grands hommes dont je suivais la carrière, mon esprit s'exaltait à l'idée de visiter le théâtre de leurs exploits. Nous faisons voile pour Rio-Janeiro. Je vais contempler, me disais-je, ces rivages témoins de la valeur de Dugay-Trouin!... Cependant les vents nous contrarient, la mer devient orageuse, nous essuyons des avaries, nos vivres se gâtent, s'épuisent; mon énergie physique et morale s'affaïsse progressivement. Enfin nous approchons de la côte désirée; j'avais oublié Dugay-Trouin et ses savantes manœuvres. Des bateaux nous

Le trait dominant du caractère de l'officier de marine est la hauteur. Tout concourt en effet à nourrir en lui ce penchant: d'abord le sentiment de l'excellence de sa profession, ensuite l'habitude de la domination et d'un pouvoir presque sans bornes à l'égard des hommes soumis à son autorité: il est passé en proverbe que le commandant d'un navire en est le maître après Dieu. Ce sont eux qui, dans les villes maritimes, occupent les premiers postes, cumulent toute la considération; aussi ne se plaisent-ils guère dans les cercles de la capitale: observez le maintien d'un officier dans une réunion de Brest et dans un salon de Paris, vous serez frappés de la différence. Les femmes, à la coquetterie desquelles ils sont en butte, et dont la somme d'ambition, dans les ports, se réduit à fixer les hommages d'un officier de marine, ne contribuent pas peu à fomenter cet amour-propre. Dans les pays étrangers, ils deviennent l'objet des égards et des honneurs adressés à la nation qu'ils représentent; ils savent les mériter d'ailleurs par leurs qualités personnelles. Pleins de politesse et d'urbanité dans le sein de la société où ils sentent la nécessité de rehausser leur mérite par les apparences de la modestie et le vernis du bon ton, c'est à bord qu'il faut les voir dans toute la netteté de leur caractère, avec le cortège de leurs défauts comme de leurs qualités. Ici, en effet, ils se trouvent avec des gens dont ils auront à supporter la présence continuelle, dès lors il devient impossible de se composer sans cesse. De ces individus, la plupart sont sous leur entière dépendance, d'autres sont leurs égaux, d'autres enfin, bien qu'assimilés à eux-mêmes, ne sont pas de leur robe, ce sont des officiers *civils*: l'agent comptable et le médecin qui n'est souvent à leurs yeux qu'une espèce de sinécuriste, et dont ils

apportent des fruits; je me précipite sur un monceau d'oranges. Sous les rochers de Rio-Janeiro, je ne suis sensible qu'au plaisir d'assouvir ma faim....

feront plus ou moins de cas, selon que son commerce personnel leur paraîtra plus ou moins agréable. Mais cette affectation de supériorité ne les empêche pas de discerner la capacité scientifique du *docteur*; ils savent ses antécédents, ils étudient sa conduite, et le mérite du médecin exerce heureusement une influence prononcée sur le degré de considération qu'il doit attendre des officiers; c'est qu'en dépit des mauvaises habitudes, les inspirations d'un jugement droit se font toujours écouter.

Parmi les sentiments qui, bien dirigés, élèvent le cœur de l'homme, l'ambition exerce un puissant empire. L'ambition est un louable attribut que l'officier de marine possède éminemment. Heureux lorsque ce mobile des belles actions ne prend pas dans sa tête une direction exagérée et parfois funeste : fomentée par l'isolement qui se repaît d'idées fixes, cette chimère fatigue les ressorts de l'imagination, aigrit le caractère, peut engendrer l'hypocondrie, et finit par empoisonner le commerce qu'on est forcé d'entretenir avec le malade. C'est surtout par rapport aux commandants que ces inconvénients se font sentir; malheur aux subordonnés dont le chef est atteint de cette funeste monomanie : l'autorité absolue, dépourvue du frein de la raison, dégénère bientôt en un hideux despotisme.

Des vices qu'exagère ou fait naître le séjour des navires, l'égoïsme occupe sans contredit le premier rang. Delà cette sollicitude à épier les actions d'autrui par comparaison aux siennes propres, ces querelles pour un pouce d'espace ou pour un objet vil, mais nécessaire; enfin ces reproches hideux sur la matière même de l'existence, reproches qui révoltent la délicatesse dans l'abondance de la vie ordinaire : mais, étrange contraste, lorsque cette abondance survient, profusion sans bornes, générosité sans motif, prodigalité sans objet, sans prévoyance des besoins futurs. Ceci, pourtant, ne s'applique guère qu'aux officiers jeunes et célibataires; chez beaucoup d'autres, une

louable économie commandée par des besoins de famille; d'autres fois un esprit de parcimonie, fondé sur des motifs moins honorables, viennent mettre un frein à cette avidité de jouissances éveillée par de longues privations.

On finit bientôt par s'affranchir, à bord, de tous ces compliments de simple politesse qui deviennent insipides et paraissent même ridicules à des gens qui se voient sans cesse.

Mais le plus pénible et le plus commun des maux qu'engendre la navigation, c'est l'ennui qui naît de la gêne et de cette désespérante uniformité, laquelle n'est variée que d'impressions désagréables ou pénibles. On ne peut définir le vide qui vous accompagne dans ces longues traversées et ces insipides croisières que nul incident ne diversifie; le passé paraît un éclair, parce que rien ne le remplit, le présent l'éternité, parce qu'il est immobile comme elle, l'avenir une douce chimère, parce qu'il vous sépare de ce qui vous donnait le sentiment de l'existence; on compte chaque heure du jour; on cherche des sensations, on n'en trouve que d'illusoires ou de brutales; on ne se sent pas même la force nécessaire pour recourir à ce doux remède de l'âme, l'étude, dont on est d'ailleurs dégoûté par mille contrariétés. Bientôt naissent la morosité et cette espèce de misanthropie qu'engendre et justifie l'homme vu de si près avec ses inégalités et ses défauts (1). La disette qui survient délabre le tempérament; on se sent vieillir; le caractère prend insensiblement une teinte d'aigreur et d'intolérance que toute la raison suffit à peine pour modérer. Cette irritabilité, secondée par l'habitude du pouvoir absolu, et l'absence du frein qu'impose une société polie, celle des femmes surtout, impriment aux paroles et aux actions ce ca-

(1) « Ce n'est pas le penchant, le goût qui les rassemble;
» Leur ennui mutuel redouble son ennui;
» Il habite avec eux et vit seul avec lui ».

(DELILLE, *l'Imagination*).

ractère de véhémence et d'irréflexion déguisé sous le beau nom de franchise.

Nous avons dû récapituler les défauts les plus saillants que met, pour ainsi dire, à nu, cette situation pénible et contre nature de l'homme exilé sur un navire, et aux prises avec les agents provocateurs de ses petites passions. Nous avons, pour imprimer à nos tableaux le cachet de vérité morale que nous tâchons de leur communiquer, parlé de hauteur, de despotisme, d'égoïsme, d'intolérance et d'irascibilité; mais, hâtons-nous de le dire, ces traits que nous avons groupés, nous les avons trouvés disséminés dans la masse de nos modèles; et si, dans nos relations multipliées avec les officiers de la marine, nous avons eu des travers à déplorer, nous n'avons pas moins trouvé d'éloges à donner aux éminentes qualités qu'on voit briller chez eux. Si l'orgueil a parfois offusqué nos regards, nous nous en sommes consolés en admirant la franchise et la bonhomie de beaucoup d'officiers éminents par leurs grades et leurs faits glorieux; au lieu de despotisme, nous avons le plus souvent rencontré des procédés fraternels et la plus douce indulgence; si l'égoïsme domine chez quelques-uns, combien d'autres professent l'humanité la plus pure et la générosité la plus désintéressée; au lieu d'intolérance et d'irascibilité, combien avons-nous rencontré d'hommes d'un commerce égal et sûr, d'une douceur à l'épreuve des plus vives contrariétés, et d'une inaltérable gaieté au milieu des chances les plus pénibles d'une navigation semée de dangers et de privations.

Achevons d'observer la physionomie de notre modèle, dans les circonstances où il nous reste à le placer. Chercherai-je à démêler cette foule de sentiments délicieux dont on se sent oppressé en revoyant le port? Peindrai-je cette avidité, cette sensualité avec lesquelles on dévore les jouissances qui n'en sont pas pour le sédentaire habitant du continent? L'objet le plus simple, l'action de presser du pied la terre, l'aspect d'une

femme, un verre d'eau claire, l'aliment le plus vulgaire, sont le sujet des plus douces sensations; ceux qui les ont éprouvées peuvent seuls s'en former une juste idée. L'instant du retour est pourtant celui d'un pénible désenchantement, l'on s'imaginait devoir rencontrer tout changé, et l'on est étonné de retrouver les choses dans le même état. Le cœur se serre à l'accueil toujours trop froid de ceux des embrassements desquels on jouissait à l'avance; on oublie que, lancés dans le torrent des distractions civiles, à peine s'ils ont eu le temps de penser quelquefois à vous; tandis que dans l'isolement votre imagination se repaissait d'une idée permanente. Rien ne fait mal comme de s'entendre dire par ceux qu'on aime: « Comment, il y a déjà si long-temps que vous êtes parti? »

Mais insensiblement cette sorte de fièvre s'apaise; le calme succède à la réaction, les idées se rassojent; et bien que l'homme de mer conserve encore quelque temps une teinte de ses habitudes, l'éducation et le sentiment du besoin de plaire finissent par dissiper ces vestiges; le marin revêt de nouveau les formes sociales et ne s'offre plus que sous son point de vue avantageux: politesse sans fadeur, bravoure sans ostentation, goût de l'ordre, soin de sa personne sans fatuité, cœur ardent pour l'amour et pour l'amitié, âme ouverte à tous les sentiments dont s'honore notre espèce: humanité, libéralité, sincérité, tel est le caractère naturel et acquis de l'officier de marine qui porte dignement son titre.

Par quelle fatale inconséquence l'homme qui ne rêvait naguère que le séjour et les délices des villes, s'en dégoûte-t-il si promptement, et ne respire-t-il plus que le désir de courir de nouveaux hasards et d'essuyer de nouvelles misères? Son âme active, habituée à de fortes émotions, ne trouve plus rien que de fade et de monotone dans une existence invariable et calculée à l'avance; l'habitude de la mer est comme celle du tabac et du café: c'est un stimulant dont l'usage fait un besoin. Ce bienfait de la Providence, le prompt oubli des